

ont arrêté les voleurs, qu'on aurait pendus, séance tenante, s'il n'y avait eu à quelques pas de là une ville où siégeait un tribunal régulier. On les y conduisit, et on les livra aux juges.

Je ne puis oublier que ce fut à ces mesures rigoureuses des premiers temps d'effervescence, que je dus en partie ma sécurité personnelle en 1859. Je me suis trouvé seul, au milieu des bois, environné d'Indiens, dans une petite cabane qu'on aurait pu enfoncer d'un coup de poing et dont la porte même ne fermait pas. Tout le jour j'étais absent. Il me fallait aller aux mines surveiller des ouvriers, donner des ordres. Jamais personne n'est entré chez moi, jamais la porte n'a été ouverte. J'ai pu tout laisser au logis, argent, vêtements, on n'a rien pris, rien emporté. Je ne puis oublier que je devais cette étonnante sécurité dans ces profondes solitudes aux mesures énergiques qu'on avait employées dans les premiers temps, et franchement, je ne sais si vous applaudirez, mais pour mon compte j'applaudis encore à ces moyens de salut public dans ce pays si lointain et si peu peuplé.

Notez bien, Messieurs, que quelques-uns des bons étaient devenus mauvais à cette âpre poursuite de l'or. Ce besoin insatiable du gain, ce désir de s'enrichir en un jour avaient fait installer sur les placers des salles de jeu, même en plein vent. On allait y tailler ce qu'on appelle une *monte*, une espèce de baccarat, de lansquenet. On jouait tout son gain du mois, de l'année, sur une seule carte, et malheur à qui aurait voulu tricher, le banquier avait toujours à côté de lui un revolver à six coups; quelquefois il tirait à bout portant sur les fripons; et un pauvre joueur qui entrant recevait la balle qui ne lui était pas destinée. Il y eut des faits de ce genre. L'humanité n'est pas composée que de saints; les méchants alors étaient en plus grand nombre, et les gens de bien paient quelquefois pour eux.

Aujourd'hui, le pays s'est pacifié: il est paisible, tranquille, on y voit de riches campagnes qui récompensent le laboureur avec usure, qui sont, pour ainsi dire, la réalisation de ces campagnes bénies par le Seigneur, dont nous parle la Bible. J'ai vu des grappes de raisin peser plusieurs kilogrammes, des concombres qui pesaient 100 kilogrammes, deux cents livres! J'ai vu à l'exposition agricole de Sacramento, des carottes qui avaient un mètre de long, de véritables cannes. Aujourd'hui, le sol vierge n'est pas encore épuisé; il ne faut pas vous étonner des faits que je cite, croire que ce soit là un rêve de mon imagination, et que les mesures aient grandi pour moi avec la distance. Pas du tout, je vais vous citer des faits de l'exactitude desquels vous pourrez juger vous-mêmes, et que ceux d'entre vous qui sont allés à Londres ont pu vérifier dans le grand palais de Sydenham.

Il y a en Californie des arbres qui ont jusqu'à 150 mètres de hauteur, c'est-à-dire huit fois la hauteur d'une maison de Paris à cinq étages, et 30 mètres de tour, ou, si vous aimez mieux, 10 mètres d'épaisseur. On a écorcé quelques-uns de ces arbres, et on a pu donner un bal dans l'espace qu'entourait l'écorce. On a aussi transformé cette enceinte en bazar. A Sydenham, on a remonté l'écorce d'un de ces arbres géants en la soutenant à l'aide de charpentes, la rangeant dans le même ordre qu'elle occupait primitivement. On est ainsi monté jusqu'à une hauteur de 40 mètres. On n'avait pas écorcé davantage l'arbre sur pied.

Si la nature favorise les forêts californiennes à ce point, à plus forte raison les champs cultivés, ensemencés par l'homme, enrichis d'engrais, doivent posséder une merveilleuse fécondité. Ceux donc qui ont abandonné les mines ont trouvé dans la culture des champs, l'exploitation des campagnes, une ample rémunération de leur travail, et c'est justice, car ils nourrissent tous ces mineurs qui ne peuvent se nourrir de pépites. Bien que ce mot pépite, *pepita*, signifie petits pois en espagnol: ce sont là des petits pois trop durs à digérer.

Je ne dois pas oublier, Messieurs, que les personnes qui m'écoutent sont en majorité habituées à des travaux manuels. Par conséquent, vous êtes peut-être tous bien désireux de savoir comment on travaille l'or. Vous semblez me dire: "Jusqu'ici, tout est bel et bon, mais nous avons vu cela dans les journaux de l'époque; dites-nous donc comment on exploite les placers. L'or est contenu dans le gravier, le sable, c'est très-bien; mais emporte-t-on le sable avec le métal?" Non, Messieurs; je vais vous dire comment l'or se travaille, et quelles sont les méthodes ingénieuses, délicates, dont on se sert.

Comment reconnaît-on d'abord les placers, ces immenses *champs d'or*, comme les appellent si bien les Anglais, ces dépôts de cailloux roulés, de roches désagrégées, où se trouvent des paillettes jaunes?

Quand on soupçonne qu'un terrain est aurifère, on cherche un peu d'eau; s'il n'y en a pas à la surface, on creuse un trou. Il y a par tout des fleuves souterrains, des conduites d'eau naturelles, comme à la surface de la terre. En Californie, ces conduites d'eaux, ces sources sont très-rapprochées de la surface; on creuse donc un petit bassin; puis, avec un vase, un plat, qui ressemble au plat à barbe moins l'échancrure, ou mieux encore au plat dont nos ménagères se servent pour faire frire des œufs, si ce n'est qu'il est un peu plus grand, on s'en va ramasser quelques poignées de sable. On les lave dans

l'eau; on agite le plat en l'inclinant légèrement. Le mouvement de l'eau entraîne les matières les plus légères c'est-à-dire la terre, le sable. Après avoir répété ce manège plusieurs fois, on finit par trouver au fond du plat des paillettes, des aiguilles, une poussière d'or qui auparavant étaient entièrement cachées au milieu du sable. Il y a, mêlée à ces paillettes, une matière noire assez lourde qui est restée aussi en vertu de sa pesanteur: c'est du fer magnétique. On l'enlève avec un petit barreau d'aimant auquel il s'attache en formant une sorte de chevelure.

Voilà, Messieurs, le moyen dont se servent les mineurs pour étudier un placer; mais c'est un moyen d'exploitation qui est très-lent, en quelque sorte primitif.

Les Chinois, quand ils arrivèrent, et ils arrivèrent des premiers (la Chine est en face de la Californie, de l'autre côté de l'océan Pacifique), les chinois industrieux, mais si attachés à leurs vieilles habitudes qu'il a fallu, vous le savez, leur tirer des coups de canon pour qu'ils nous ouvrissent leurs ports, arrivèrent avec un petit appareil en usage dans leur pays et qui permettait de travailler plus vite que le plat dont je viens de vous parler. C'est le *rocker* ou berceau. C'est, en effet, un berceau d'enfant, si ce n'est qu'à la partie supérieure il y a un tamis, et à la partie inférieure une toile un peu inclinée sous ce tamis. On jette sur le crible le sable et l'eau, les matières les plus fines passent à travers les trous et tombent sur la toile. L'or, qui est lourd, ne va pas si vite que le sable, et il reste en arrière. L'eau a donc entraîné le sable et l'a séparé du métal. De temps en temps on recueille l'or, on le renferme dans un petit tuyau de plume que le mineur californien porte très-élégamment derrière son oreille.

Ce second moyen d'exploitation de l'or, le berceau, qui occupe déjà deux ou trois hommes et qui triple le travail de la battée, ne pouvait suffire à des colons pressés de jouir, hardis, aventureux comme le sont les Anglais et les Américains du nord, et il faut le dire aussi, les Français. Alors on eut l'idée d'établir des canaux en plein champ; on dériva certains petits cours d'eau, de manière à les faire passer sur des tamis en place, après les tamis venaient des rigoles de bois; on jetait sur le sable aurifère dans l'eau, ou on démolissait le terrain du placer qui coulait avec l'eau. L'or était retenu dans le canal.

Ce canal ou *longtom* occupait déjà sept ou huit mineurs; ceux-ci fouillaient la terre, ceux-là facilitaient et surveillaient son passage dans le canal. Vous suivez d'ici cette petite famille de travailleurs groupés dans un placer voisin de la cabane où l'un des camarades prépare le dîner de tous, car qui travaille bien doit dîner bien, comme dit l'Évangile; tout cela auprès d'une de ces villes naissantes, improvisées, qu'on appelait alors des camps.

On ne s'est pas arrêté au longtom, on a peu-à-peu transformé ces canaux jusqu'à leur donner la proportion de ceux qui, dans notre pays, amènent l'eau pour le besoin de l'industrie ou de l'agriculture; puis on a démolé des collines entières en se servant de la pression de l'eau. On a fait venir de l'eau de très-loin. Des compagnies se sont formées, qui ont entrepris d'amener l'indispensable liquide aux placers, moyennant un prix fixé selon le volume fourni. Ces compagnies vont au loin, jusque sur les flancs de la Sierra-Nevada, à 40 ou 50 lieues, chercher de l'eau et l'apportent aux mines comme on l'amène dans les canaux qui servent à arroser nos campagnes et quelques unes de nos villes. Seulement ici l'eau n'est plus destinée à l'arrosage, elle sert non à désagréger et à détruire le terrain, mais à féconder en détruisant.

Au moyen d'une lance qui projette l'eau avec force, comme celle des pompes à incendie, on a renversé des collines. Ceux d'entre vous qui ont été employés à des travaux de terrassement devinent ce qui arrive en ce cas; toute la colline s'ébranle, s'écroule. Elle est faite de terrains meubles, on la fouille à la base au moyen de jets d'eau multipliés qui lavent les terres: un vide se produit, ce qu'on appelle un *porte à faux*, et il faut s'en aller bien vite pour n'être pas écrasé par l'éboulement. Quand le calme s'est rétabli, les mineurs arrivent avec des pics, des pioches, des pelles; on déblaye les terres et on les jette dans d'autres canaux ou *shuices*; et dans ces canaux on met des godets remplis de mercure interposé sur le passage de l'or.

Quel rôle joue là ce mercure? Vous connaissez tous ce métal, appelé aussi vif argent; il est liquide, mais si lourd qu'un morceau de fer qu'on y plonge surnage. Ce métal a une propriété singulière (le Créateur ne fait rien sans motif); il a la propriété de dissoudre l'or, de le restituer ensuite, et il est devenu l'agent indispensable du travail des métaux précieux, l'or et l'argent. Si quelque jour il m'est donné de revenir ici et de vous raconter le travail de l'argent dans les mines d'Amérique, je vous dirai le rôle immense qu'y joue le mercure; aujourd'hui je me bornerai à vous indiquer son rôle dans l'extraction de l'or. Il a la propriété de dissoudre l'or exactement comme l'eau dissout le sucre; laissez tomber une bague d'or dans le mercure, vous n'y trouverez plus rien.

Mais vaporisez le mercure dans une cornue, le métal s'échappe en vapeurs qui se liquéfient et retombent en pluie métallique, si vous